didi18

Présente

Adolf Hitler explique ses raisons pour envahir l'Union Soviétique


SHOUT
SHARE
IT

Toujours dans le but de limiter la portée de la guerre, j'ai décidé en 1939 de faire quelque chose que vous, chers camarades, savez de première main combien cela fut difficile pour moi. Puis, j'ai envoyé mon ministre à Moscou. Cela signifiait le plus amère triomphe sur mes sentiments. Mais dans ces moments-là, les sentiments d'un homme doivent s'effacer, quand le bien être de millions de personnes est en jeu. J'ai essayé de parvenir à un accord. Vous savez mieux que personne, combien honnêtement et franchement, j'ai tenu nos obligations et engagements. Ni dans notre presse, ni dans nos réunions un seul mot n'a été mentionné sur la Russie. Pas un seul mot sur le Bolchevisme.

Malheureusement, en face ils n'ont pas observé leurs obligations depuis le début. Cet accord a donné lieu à une trahison qui a d'abord liquidé tout le nord-est de l'Europe. Vous savez mieux que personne ce que cela signifiait pour nous, de regarder en silence le peuple Finlandais être étranglé. Et ce que j'ai pu ressentir en tant que soldat, de rester les bras croisés alors qu'un État puissant essaye d'en dominer un plus petit. Cependant, j'ai gardé le silence. J'ai pris une décision seulement quand j'ai vu que la Russie avançait vers nous, à un moment où nous n'avions que trois divisions en Prusse Orientale, alors que 22 divisions soviétiques y étaient assemblées. Nous avons peu à peu reçu la preuve que sur nos frontières un aérodrome après l'autre été mis en place, et une division après l'autre de la gigantesque Armée soviétique y étaient assemblées. Je fus alors obligé de m'inquiéter, car il n'y a pas d'excuse dans l'histoire pour la négligence, certains auraient prétendu par la suite que je ne pensais pas que cela eut été possible ou que je n'y croyais pas.

Je me tiens maintenant au sommet du Reich et je suis donc responsable du présent du peuple allemand et de son futur. Je fus donc obligé lentement à prendre des mesures défensives. Mais en août et en septembre de l'année dernière, une chose devenait claire. Une décision dans l'ouest avec l'Angleterre qui aurait contenu toute la Luftwaffe allemande n'était plus possible, dans mes arrières se tenait un État qui se préparait à agir contre moi à un tel moment, mais c'est seulement maintenant, que nous réalisons dans quelle mesure la préparation avait avancé. Je voulais encore une fois clarifier l'ensemble du problème et j'ai donc invité Molotov à Berlin. Il m'a donné les quatre conditions que l'on connait :

1. L'Allemagne devrait finalement convenir que, comme la Russie se sentait à nouveau menacée par la Finlande, la Russie devrait être en mesure de liquider la Finlande. Je n'ai rien pu faire d'autre que de refuser un tel consentement. La seconde question concernait la Roumanie,

2. La question de savoir si une garantie allemande permettrait de protéger la Roumanie contre la Russie. Là aussi, je maintins ma parole. Je ne le regrette pas, car j'ai trouvé dans le général Antonescu un homme d'honneur, qui à l'époque a maintenu aveuglément sa parole. La troisième question visait la Bulgarie.

3. Molotov exigeait que la Russe devrait conserver le droit d'envoyer des garnisons en Bulgarie et ainsi donner une garantie russe à la Bulgarie. Nous savons qu'il s'agit de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lituanie. La quatrième question visait les Dardanelles.

4. La Russie exigeait des bases dans les Dardanelles. Si Molotov essaie maintenant de le nier, cela n'a rien de surprenant. Si demain ou après-demain il n'était plus à Moscou, il nierait le fait qu'il n'est plus à Moscou. Il a eu cette exigence et je l'ai refusée. J'ai dû la rejeter. Cela a rendu les choses claires pour moi, et d'autres pourparlers furent sans résultat. Je me devais d'être sur mes gardes.

Nous remercions notre Führer !

Après cela, j'ai observé attentivement la Russie. Chaque division que nous pouvions observer était attentivement répertoriée et des contre-mesures furent prises. La situation avait à ce point progressé en mai, que je ne pouvais plus rejeter l'idée d'un conflit à la vie à la mort. À ce moment là, je devais toujours garder le silence, et ce fut doublement difficile pour moi, peut-être pas si difficile en ce qui concerne le peuple allemand, car il avait à réaliser qu'il y a des moments où l'on ne peut pas parler, si on ne veut pas mettre en danger l'ensemble de la nation. Plus difficile encore était de garder le silence vis-à-vis de mes soldats, qui, division par division se tenaient à la frontière Est du Reich et cependant ne savaient pas ce qui se passait réellement. Et juste pour eux je ne pouvais pas parler. Aurais-je laisser échapper un seul mot, je n'aurais pas changé la décision de Staline. Mais, la possibilité d'une surprise, qui demeurait pour moi comme une dernière arme, n'aurait alors pas existé. Une telle indication, un tel soupçon, aurait couté la vie de centaines de milliers de nos camarades. Je suis donc resté silencieux jusqu'au moment où je me suis finalement décidé à faire le premier pas. Quand je vois l'ennemi pointer son fusil sur moi, je ne vais pas attendre qu'il appuie sur la gâchette. Je préfèrerais être le premier à presser sur la gâchette.

Ce fut la plus difficile décision de toute ma vie, car de telles étapes ouvrent la porte de derrière, derrière laquelle des secrets sont cachés, afin que la postérité sache comment cela s'est produit et comment cela est arrivé. Ainsi on ne peut compter que sur sa conscience, la confiance d'un peuple, sa propre arme et ce que l'on demande du Tout-Puissant. Non pas qu'Il soutienne l'inaction, mais Il bénit celui qui est prêt et disposé à se battre et faire le sacrifice de son existence.

Le 22 juin, au matin, la plus grande bataille de l'Histoire de l'humanité a commencé.

Depuis lors, quelque chose comme trois mois et demi se sont écoulés et ici, je dis ceci: Tout depuis lors s'est déroulé conformément au plan. De sorte que je puis dire maintenant, je le dis seulement aujourd'hui, car je peux dire que cet ennemi est déjà brisé et ne se relèvera jamais ! Sa puissance a été assemblée contre l'Europe, dont, malheureusement, la plupart n'avait aucune idée et beaucoup encore aujourd'hui n'ont aucune idée. Cela aurait été une deuxième tempête de Ghengis Khan. Que ce danger ait été évité nous le devons en premier lieu à la bravoure, à l'endurance et au sacrifice des soldats allemands et aussi au sacrifice de ceux qui marchent avec nous.

Pour la première fois quelque chose comme un éveil européen est passé à travers ce continent. Dans le nord, la Finlande se bat, une vraie nation de héros, car dans ses grands espaces elle s'appuie sur sa propre force, sa bravoure et sa ténacité. Dans le sud, la Roumanie se bat. Elle a récupéré à une vitesse étonnante de l'une des plus difficiles crises qui peut arriver à un pays et les gens sont dirigés par un homme à la fois courageux et rapide dans ses prises de décisions. Ceci embrasse toute la largeur de son champ de bataille de l'Océan Arctique à la Mer Noire.

Nos soldats allemands se battent maintenant dans ces zones et avec eux dans leurs rangs les Finlandais, les Italiens, les Hongrois, les Roumains, les Slovaques, les Croates et les Espagnols s'engagent maintenant dans la bataille. Les Belges, les Néerlandais, les Danois, les Norvégiens et même les Français nous ont rejoint.